

LA PAROLE EN JEU OU L'ENJEU DE LA PAROLE DANS UN GROUPE DE FEMMES ALGERIENNES

Nadia Kacha 2005

Le terrorisme est malheureusement devenu une situation dramatique partagée par de nombreux pays de la planète. L'Algérie a été un des premiers pays confronté à la violence extrême, sauvage, incompréhensible. Les services classiques de soins, en particulier en ce qui concerne la prise en charge psychologique des personnes traumatisées ont souvent été non seulement dépassés mais impuissants. L'ampleur de la demande et la « nouveauté » de ce type de prise en charge a fortement ébranlé les professionnels qui ont dû affronter cette situation nouvelle en tentant de trouver les réponses adéquates, en adaptant de nouveaux dispositifs et cadres de soins. Cette réflexion était d'autant plus délicate que ces professionnels étaient eux-mêmes touchés personnellement par ces tragiques événements et qu'il était particulièrement difficile de « penser »... Comment prendre en charge ces populations victimes de terrorisme ?

Des consultations gratuites ont été proposées sur les lieux habituels de consultation en ville, mais il est vite apparu que les traumatisés ne pouvaient prendre l'initiative d'aller vers un soin. Il paraissait évident qu'il fallait aller vers eux. La SARP (association scientifique à caractère non lucratif, à laquelle j'appartiens, regroupant des psychologues cliniciens) a ouvert un centre à Sidi-Moussa, dans la banlieue proche d'Alger, au cœur d'une zone qui a connu l'horreur des massacres de 1997 : Bentalha, Raïs, Larbâa. L'évocation de ces seuls noms nous fait encore frémir : familles décimées, corps démembrés, étêtés, brûlés... Ses habitants y ont vécu l'innommable, l'effroyable, l'irreprésentable. Cette région a longtemps vécu « hors la loi », sous le joug de terroristes qui appliquaient leur loi, la loi « islamique », du même genre que celle des talibans en Afghanistan.

La place des femmes était à la maison, pas d'école pour les filles, si elles sortaient, elles devaient impérativement porter le hidjab (tenue vestimentaire composée d'une longue robe et d'un foulard). Les institutions de l'Etat étaient absentes, la population était livrée à elle-même. Cette région était considérée comme étant le fief des terroristes, donc extrêmement dangereuse.

L'état ayant repris peu à peu ses droits et sa place, l'établissement de Sidi-Moussa a pu être installé en 2000 ; il s'agissait de proposer une aide psychologique et sociale gratuite aux victimes de terrorisme. Le but était donc de se rapprocher d'elles, d'aller vers elles, sachant que le traumatisme fige, désorganise, et laisse la personne perdue et sans repère.

Le centre a été rapidement investi par ces victimes qui appréciaient que l'on s'occupe enfin d'elles, après avoir été longtemps délaissées par l'Etat. L'essentiel des consultants sont des enfants et des femmes, celles-ci portent toutes le hidjab, elles sont en général illettrées et sont profondément marquées par la loi islamique (talibane). Elles reprennent contact avec le monde, en particulier avec d'autres femmes, « différentes » de leur environnement habituel.

Le centre est animé par une dizaine de personnes, principalement des femmes (neuf femmes et deux hommes), qui affichent et assument leur appartenance à la modernité. A cette époque, travailler dans cette région pour des femmes de ce type était non seulement considéré comme dangereux mais provocateur. Nos familles étaient réprobatrices et inquiètes. Nous étions tenues de prendre de nombreuses précautions. Le risque que nous prenions a été grandement apprécié par nos consultants. Cette prise de risque et notre apparence vestimentaire leur signifiait quelque part que l'espoir était permis, qu'elles pouvaient résister.

Notre « apparence moderne » était plus pour elles une marque de résistance et de liberté qu'une appartenance à la « communauté occidentale ». Nous étions un repère solide, avec en même temps un côté maternel et maternant parce que nous nous situions dans le soin et la reconnaissance de la douleur, et un côté phallique parce que vécues comme courageuses et bravant les interdits du milieu.

Les victimes ont très vite vécu le centre comme un refuge où elles étaient reconnues. La salle d'attente devenait un espace de rencontre, de retrouvailles ; ce lieu jouait le rôle d'un contenant, d'une enveloppe nécessaire à la reconstruction. Mais comment aider efficacement et de manière thérapeutique ces personnes si meurtries ?

L'investissement qu'elles faisaient de la structure et la capacité qu'elles avaient à se retrouver ensemble, nous a incité à mettre en place un groupe de parole. Comme on le sait, le groupe est une bonne indication thérapeutique car il permet par son côté contenant de travailler les limites dedans/dehors, de restaurer les enveloppes, le narcissisme et l'identité ébranlée. Si l'indication thérapeutique nous paraissait évidente, nous étions cependant conscientes de la difficulté de donner la parole à des femmes qui, culturellement, n'ont jamais eu ce droit. De plus, l'omerta islamique, l'interdit de parole instauré par les terroristes, venait renforcer cette difficulté. Dans ce contexte, la parole était un enjeu de pouvoir, nous prenions le risque de la mettre en jeu et de nous en servir. C'est l'histoire de ce groupe de femmes réunies par la parole que nous allons tenter d'exposer.

Mise en place du groupe

Ce groupe a été conduit par une co-thérapeute (Mme Bouatta, psychologue) et moi-même. Il se composait de 6 personnes, des femmes qui toutes, ont vécu des événements traumatiques majeurs (bombes, attentats, massacres) et qui toutes ont perdu des êtres chers - mari, père, frères, sœurs, enfants - et qui sont pour certaines d'entre elles marquées dans leur corps (blessures, viol). Les séances étaient hebdomadaires et duraient une heure, le groupe était fermé, il a duré deux ans et demi.

La consigne essentielle était la confidentialité et la liberté de parole. Aucun thème n'était choisi par les animatrices, ce sont les participantes qui organisaient la parole. Les thérapeutes se sont toujours présentées comme garantes d'un cadre, d'un espace de parole, que le groupe pouvait utiliser à sa guise. Nous n'intervenions pas, sinon pour reformuler ou souligner un élément qui nous paraissait significatif. Les interventions, quand elles avaient lieu, étaient toujours groupales, jamais individuelles.

Notre travail était de rendre possible un nouage pour restaurer le lien, de favoriser le tissage d'une enveloppe suffisamment solide pour qu'elles puissent y déposer leur vécu de souffrance. Les six femmes portaient le hidjab, elles étaient « couvertes », protégées des regards masculins et habillées selon la « loi » édictée par les islamistes. Nous étions deux femmes « nues », découvertes, sans protection, et défiant cette « loi » ... Allions-nous former un ensemble cohérent avec tout ce que ces attributs véhiculaient ? Serait-il possible de construire quelque chose toutes ensemble ? Ces questions nous préoccupaient.

Nos inquiétudes ont été très vite balayées : nous étions huit femmes, c'est la détresse et la souffrance des femmes qui nous réunissaient. Nous partagions une condition de victime d'une société patriarcale et machiste. Complicité de sexe ? C'est sur ce constat que le premier lien s'est formé.

Histoire d'un contenant : ou comment la parole fait lien et devient l'objet du lien

La confidentialité allait prendre une place de première importance, la notion de parole allait être au cœur du groupe. Dans le contexte de terreur dans lequel vivaient ces femmes, la méfiance était leur seule défense. C'est grâce à celle-ci qu'elles étaient encore en vie. Elles devaient, pour survivre, n'avoir foi en personne, et surtout se taire.

Or, dans cet espace, nous leur demandions, non seulement de nous faire confiance, de se faire confiance les unes les autres, mais encore de se laisser aller à la parole. Cette notion de secret du groupe rappelait l'interdit qu'elles avaient dû s'imposer pour survivre, il était associé à la mort. Comment laisser sortir la parole quand la parole tue !

La réalité venait renforcer ce sentiment puisque le père de l'une d'elles avait été tué par les terroristes « parce qu'il n'avait pas su tenir sa langue ». Comment se permettre alors de transgresser ? L'enjeu de ce groupe allait donc être la parole.

Elles prendront le risque de mettre en jeu la parole avec ce paradoxe : parler, c'est vivre/parler, c'est mourir. Elles réactualiseront la célèbre formule de T. Djaout (journaliste et écrivain algérien assassiné) : « si tu parles tu meurs, si tu te tais tu meurs, alors parle et meurs ». Elles s'exposaient à la mort en parlant, c'est dire combien il était nécessaire que l'enveloppe du groupe soit solide. Le groupe devait être absolument étanche et ne laisser filtrer aucune parole. De même les thérapeutes seront constamment testées pour vérifier leur capacité à garder la parole. Tout un travail d'élaboration allait se faire autour de ce sujet.

L'omerta islamique va occuper de nombreuses séances. Au début, les participantes racontent le silence que tout le monde s'imposait, la peur qu'elles éprouvaient quand parfois la parole s'échappait ; plus tard, elles découvrent qu'il faut parler pour être entendu et qu'elles ont droit à la parole. Elles expliquent alors que le pays a basculé parce que les adultes ont perdu la parole et qu'ils l'ont laissée aux enfants. Elles réalisent ensuite que les terroristes les ont étouffées, qu'en leur retirant la parole ils ont voulu leur ôter la vie.

L'élaboration se termine par la décision de ne plus rester silencieuses, persuadées que si elles avaient parlé, tout aurait changé. Ce travail a été possible parce que les thérapeutes ont su tenir le cadre face aux différentes attaques. Le groupe testait régulièrement la solidité du cadre et des enveloppes. Cela s'est manifesté par des absences tournantes, il en manquait souvent une femme, rarement la même. Il arrivait que les participantes viennent 10 minutes avant la fin de la séance ou qu'elles restent dans la salle d'attente juste pour vérifier la permanence du cadre. Ces différentes absences réactualisaient les trouées de l'enveloppe.

Notre fiabilité a également été testée par rapport au camp que nous devons choisir : la mère d'un terroriste a été vue dans la salle d'attente, vision intolérable ; elles sont furieuses, nous devons nous déterminer, soigner ou les victimes, ou les terroristes. Nous les avons écoutées et accepté leur colère. Cet événement a été l'occasion d'élaborer la notion de pureté des familles, que nous aborderons plus loin. Le groupe a subi des attaques aussi bien internes qu'externes.

A l'intérieur du groupe, les patientes éprouvaient notre capacité à garder la parole en nous racontant des secrets à propos de l'une ou de l'autre, absente ce jour-là ; à l'extérieur, lorsque le maire de la commune interpella le mari d'une patiente pour lui donner l'ordre de faire taire son épouse, lui affirmant que le groupe auquel elle participait était dangereux, qu'on y parlait trop librement, et assurant qu'il savait tout ce qui s'y disait. Il lui rappela que les hommes doivent tenir la langues de leurs épouses. Nous étions rattrapées par l'omerta islamique et la culture traditionnelle.

Cet épisode nous a fait vivre de manière impressionnante combien la parole est un enjeu de pouvoir. Cette étape a été très éprouvante pour les thérapeutes. La parole étant sortie du groupe, celui-ci pourrait-il se maintenir ?

Nous nous sommes contentées de rappeler que la règle de confidentialité devait être partagée par tous les membres du groupe, que son existence était à ce prix. A notre grande surprise, le groupe a pu continuer avec ce simple rappel de la règle. Malgré ces moments difficiles, le groupe a toujours fonctionné régulièrement et de manière satisfaisante. Les participantes répétaient souvent combien il était important pour elles. C'était le seul lieu où elles se sentaient reconnues et comprises. Elles le vivaient comme une deuxième maison, l'appelant « darna » (notre maison, en arabe), au point où l'une d'elles a tenté un jour d'y introduire une amie, encore une façon de tester l'étanchéité du groupe !

Histoire d'un contenu : que s'est-il dit dans ce groupe

Nous allons tenter d'en restituer la progression en suivant les séances. D'abord, un fort sentiment d'abandon a été exprimé. Elles sont en grande détresse, elles se sentent seules, incomprises, abandonnées par la société et par l'Etat. Elles se vivent comme exposées, nues, sans protection, livrées non seulement à elles-mêmes mais à toutes les agressions possibles. Elles se perçoivent comme perdues, sans repère, en miettes.

Elles ont l'impression que le monde a changé ou plutôt qu'elles en ont perdu les codes et les grilles de lecture. Quelques séances plus tard, elles verbalisent leur culpabilité d'être en vie. Elles auraient dû mourir avec leurs proches, se plaignent-elles, ce qu'elles endurent est trop insupportable. Elles ont la sensation d'être suspendues au-dessus de la vie ; d'ailleurs, elles s'interdisent de ressentir les émotions, d'éprouver du plaisir, de rire. Elles sont anesthésiées. Elles remarquent qu'elles ont souvent une sensation d'irréalité ; elles se sentent « ni vivantes ni mortes ». Elles ont peur de perdre la tête, de devenir folles ; elles ne se reconnaissent plus.

Lors d'autres rencontres, elles partagent un profond sentiment d'injustice, elles veulent comprendre pourquoi on s'est attaqué à elles, à leurs familles, qu'ont-elles fait de mal ? La question du sens, du « pourquoi moi », est omniprésente. Comprendre l'origine de cette barbarie s'impose. D'où vient tout ce mal ?

Un long travail d'élaboration se fera autour du bien et du mal, du mauvais et du bon. Les terroristes sont le mal, pourtant elles les connaissent, elles les ont côtoyés, elles ont eu des rapports affectueux avec certains d'entre eux, ils n'étaient pas méchants, rien ne les distinguait du reste de la collectivité. Comment le mal s'est-il infiltré en eux ?

Ils appartiennent à leur communauté, ce sont comme leurs enfants, ils font partie de leur famille, d'elles-mêmes. Si le mal est en eux, c'est qu'il est aussi en elles. Elles reconnaissent alors qu'elles ont soif de vengeance, cette idée les effraie, elles ont peur de devenir comme eux, qu'ils leur aient transmis le virus du mal, de la haine. Ce sentiment était insupportable, et à cette étape, l'angoisse a atteint son paroxysme. Il fallait trouver une issue : la justice est appelée au secours.

Seule la justice peut séparer le bien du mal. Elles doivent donc les reconnaître en tant que victimes et signifier aux terroristes qu'ils sont du côté du mal. Elles réclament la justice comme repère fondamental, on a presque envie de dire comme repère identitaire ! L'Etat, en mettant en place la Concorde civile, les a humiliées et leur a dénié leur identité. Elles exigent que les terroristes soient jugés, qu'ils reconnaissent leurs torts et qu'ils demandent pardon. Elles, pour le moment ? ne peuvent pardonner ni oublier tant qu'on ne les a pas reconnues comme victimes. Pardonner, c'est trahir ceux qui sont morts, or elles ont un devoir de loyauté envers eux. Pardonner, ce serait comme effacer ce qui est arrivé, pire, ce serait cautionner !

Lors d'autres séances, elles reprochent à l'Etat de s'efforcer de faire disparaître de la mémoire collective ce triste épisode de notre histoire. Elles, par contre, s'interdisent d'oublier. Elles sont même épouvantées à cette idée. Elles racontent les différentes stratégies qu'elles mettent en place pour faire défiler les souvenirs. Des lieux, des musiques, des gestes, des mimiques rappellent le père, le fils, la sœur... Elles se raccrochent désespérément à ces stratagèmes, c'est par ces réminiscences qu'elles gardent le lien avec les êtres chers. Elles s'imposent un devoir de mémoire.

A chaque rencontre, elles expriment leur joie de faire partie de ce groupe, elles ont une place privilégiée et s'y sentent reconnues. A ce titre, elles s'autorisent à raconter leur douloureuse histoire. Durant ces séances, l'émotion est forte, la souffrance est mise en commun, les larmes, les sanglots, les tremblements, les frissons, les nausées, les vertiges, tout est partagé. La blessure est béante. Huit femmes regardent ensemble une plaie ouverte. Nous ressentons toutes un sentiment de profonde impuissance. C'est à ce moment qu'elles évoquent le courage des femmes et la lâcheté des hommes pendant cette période.

Elles se souviennent que face aux terroristes, les hommes les mettaient en avant, se cachant derrière elles. Elles racontent comment elles ont sauvé leurs enfants alors qu'ils avaient fui. Elles rapportent les nombreuses fois où elles ont bravé les interdits terroristes risquant toujours la mort.

Elles se revoient, au cimetière, seules, sans aucun homme auprès d'elles. Elles se rappellent leur désespoir. Il fallait, pour suivre la tradition, que les hommes enterrent les morts, or, aucun homme ne prenait le risque d'être une cible pour les terroristes ! Elles leur en veulent, à ces hommes qui font la loi, et qui non seulement les ont abandonnées, mais plus encore les ont obligées à transgresser une loi ancestrale et divine : ce sont des femmes qui ont dû enterrer les morts ! (en Islam, les femmes, considérées comme impures ne doivent pas approcher le mort qui a été lavé et purifié avant d'être enseveli ; elles n'assistent pas à l'inhumation).

Quel impact leur « impureté de femme » allait avoir sur ces morts ! Ce bouleversement des valeurs sociales et spirituelles les a fortement ébranlées. Elles découvrent que les femmes sont plus fortes que les hommes, qu'elles n'ont pas peur, qu'elles affrontent courageusement le danger . Pour elles qui ont baigné dans une culture qui glorifie la force de l'homme, c'est une découverte ! Elles finissent par dire que les hommes sont une « couverture sociale » (le pouvoir étant détenu par les hommes, une femme sans homme est mal vue, il est nécessaire d'avoir un père, un frère, un mari pour être considéré socialement) sous laquelle les femmes doivent s'abriter, mais que ceux-ci ont besoin des femmes pour les pousser et leur donner du courage.

Chaque attentat ou information concernant les événements de Kabylie, de Palestine, ou d'Irak viendra réactiver le sentiment d'injustice qu'elles ressentent. Elles s'identifient systématiquement au plus faible et revivent dans leur chair la situation. Ces différents drames les confortent dans l'idée que le droit n'existe plus et qu'il n'y a que la force qui prime. Elles se raccrochent alors à leur foi, se rassurant avec l'idée que Dieu reconnaîtra les siens ; elles sont confiantes en la loi divine, Dieu punira et rétablira l'ordre des choses.

Analyse du fonctionnement du groupe

Ce groupe a suivi les phases habituelles de fonctionnement. Au début, les questions ont tourné autour de la méfiance, de l'inquiétude d'être ensemble, de « qui sommes nous ? ». On a cherché à identifier l'autre, son village, son quartier, sa famille, ses voisins.

Une fois les problèmes d'identité réglés, l'idée d'être contenue est apparue : « lemitouna » (en arabe : « vous nous avez réunies », avec l'idée de rassembler des morceaux éparpillés), nous disent-elles. Nous sommes bien ensemble, nous sommes un bon groupe, le mauvais, c'est les terroristes, qui sont à l'extérieur. Nous vivons l'illusion groupale de manière intense.

La question du bon et du mauvais est abordée par le biais de la pureté des familles : on parle de bonne et mauvaise graine, de racines saines et pourries. La prise de conscience que le mal est aussi en nous a été longue et difficile à « digérer ». Cette étape a provoqué de grandes angoisses et le cadre a été fortement attaqué, ce qui nous amène à penser que le transfert s'est fait sur le cadre et non sur les thérapeutes comme c'est souvent le cas dans les problématiques narcissiques.

Une fois le clivage élaboré, le groupe a traversé un grand moment de dépression, cette phase a été nécessaire puisqu'elle a permis de travailler différemment le traumatisme ; celui-ci est verbalisé avec plus de distance, il est réélabore et commence à être assimilable.

Puis, au décours d'une séance, apparaît la libido : l'une des participantes relate qu'elle a été abordée par un homme dans le bus ; « C'est normal avec tes beaux yeux verts » dit l'une, « Tu es une femme séduisante » reprend une autre. Un grand éclat de rire est à ce moment partagé. Ce rire a été le signe que la vie reprenait ses droits.

Tout a dès lors été plus vite, elles élaborent de nouveaux liens entre elles, s'entraident, se soutiennent, se rendent visite, s'inquiètent les unes pour les autres. Elles créaient ainsi de nouveaux liens à l'extérieur du groupe. Elles se sentent plus fortes et décident qu'elles ne

resteront plus silencieuses. Le groupe s'est terminé par cette réappropriation de la parole et l'entrée dans la vie.

Apport de ce groupe

Pour les patientes :

La fonction contenante du groupe avec la mise en place d'un dedans et d'un dehors a rendu possible l'aménagement d'un lieu de pensée. Le groupe a permis de reconstruire les repères temporo-spatiaux et de rééquilibrer la continuité entre passé, présent et avenir. Il a facilité pour chacune la reconnaissance de son propre vécu au travers de ceux exprimés par les autres, il a aidé à la restauration narcissique, et a rétabli la circulation fantasmatique. En s'étayant sur ce groupe, elles ont pu organiser de nouveaux repères et tisser de nouveaux liens.

Actuellement, elles se vivent de l'autre côté de la barrière, celle des vivants ; elles viennent au centre, pour aider celles qui sont dans le besoin, elles apportent vêtements, nourriture et savoir-faire. Elles participent à une sorte de chaîne d'entraide et se sentent redevables de ce que le centre leur a apporté. Elles viennent nous prêter main-forte dans notre engagement.

Pour les thérapeutes :

Ce groupe a été mis en place avec beaucoup d'appréhension, d'une part à cause de la « nouveauté » de ce type de prise en charge avec des populations si durement meurtries, d'autre part du fait que nous étions nous-mêmes touchées par le traumatisme ; vivant au quotidien l'histoire du pays nous avons été atteintes de près ou de loin par la barbarie terroriste. Il est évident que ce groupe a joué également pour les thérapeutes un rôle de restauration narcissique, et au-delà de l'histoire et des émotions personnelles de chacune, il a permis de rendre moins lourd l'écrasant sentiment d'impuissance que l'on ressent face aux victimes. Ces femmes admirables nous ont réconciliées avec l'humain, rassurées sur ses ressources et sur les nôtres.

Conclusion

Dans ce groupe la parole a été un enjeu. Ce n'était pas seulement un moyen de communiquer mais aussi et surtout un engagement. Tout notre travail a été de tenir parole, de garder la parole, de faire circuler la parole et de redonner la parole. Nous avons pu constater qu'il était possible de travailler avec ces populations si durement atteintes pour peu que l'on se rapproche d'elles qu'on les investisse et que l'on accepte d'être pour elles un appui solide.

Si cette expérience nous a appris l'importance de recréer des enveloppes pour les traumatisées que ce soit par l'espace, le cadre, le lieu de soin ou par le type de prise en charge (groupe), si elle a été pleine d'enseignement pour nous et que nous nous apprêtons à la renouveler, il n'en reste pas moins qu'une question essentielle se pose : quelle est la place de la variable « femme » dans ce groupe ?

Il semble que la complicité de sexe qui s'est manifestée soit grande, mais ce fait est-il déterminant, la question reste posée. Reproduire cette expérience avec des thérapeutes masculins est en projet.

BIBLIOGRAPHIE

- ANZIEU D. Le groupe et l'inconscient. Paris : Dunod, 1985.
- KAES R. Le groupe et le sujet du groupe. Paris : Dunod, 1993.
- FOULKES S. H. et ANTHONY E. J. Psychothérapie de groupe, approche Psychanalytique. Paris : Editions de l'épi, 1969.
- CROCQ L. Les traumatismes psychiques de guerre. Paris : Odile Jacob, 1999.
- BENRABAH M. et Coll. Les violences en Algérie. Paris : Odile Jacob, 1998.

- KACHA F. Les troubles psychiques post traumatiques. Alger : Anep, 2000.
- REVUE PSYCHOLOGIE. Société algérienne de recherche en psychologie numéro 8. Alger : Sarp, 1999-2000.
- REVUE PSYCHOLOGIE. Société algérienne de recherche en psychologie numéro 9. Alger : Sarp, 2001.
- REVUE D'ETUDE ET DE CRITIQUE SOCIALE. L'expérience traumatique. numéro 18, Alger : Naqd, 2003.